

## Le phénomène ‘underground’ libyen

Avec la chute de Kadhafi, la jeunesse démarre sa propre ‘Nayda’ et une nouvelle vague d’artistes veut changer le visage le plus amer du pays.

Beatriz Mesa

La musique, le design, la mode, l’art, le loisir en général présentaient un danger pour son Jamahiriya, la société tribale qu’il construisit à sa mesure avec l’aide de ses laquais. Même les joueurs de foot ne pouvaient pas porter leurs noms sur leurs t-shirts. Le déposé Mouammar Kadhafi, obligeait à ce qu’ils ne fussent identifiés que par les numéros de l’équipe, pour éviter qu’ils puissent devenir de grandes stars célèbres et faire ainsi ombre au vieux Colonel du Livre Vert. « La Libye devait être comme Kadhafi et c’est tout », soulignait, le regard suintant de haine, le graffiteur Mohammed, qui depuis que les soldats du poing de fer ont fui Benghazi et suite à la prise de cette ville par les rebelles, a tapissé les murs de la place Tahrir de la première capitale libérée avec des centaines de dessins du tyran et de ses proches représentés comme des despotes, corrompus et malfaiteurs.

La famille Kadhafi prend feu par tous ses bouts sur les pages blanches où les prometteurs artistes du design s’emploient à fond, et toute l’indignation contenue pendant les quatre dernières décennies de censure est crachée à coup de dessins. La liberté reconquise pour s’exprimer dans les espaces publics et se moquer du leader renversé et des autres membres de son gouvernement désintégré, se sent dans les rues, les radios des voitures, les télévisions et la presse récemment créée. Celui qui se faisait appeler Roi des rois d’Afrique s’appelle maintenant le singe des singes d’Afrique. Ses boucles – que le dialecte libyen appelle *chafchufach* (poil d’araignée) – sont présentes dans les graffitis comme principale source de création. Dans d’autres cas, l’on opte pour les figures de ses fonctionnaires comme matériel d’inspiration, tel qu’il en a été de l’ancien responsable des Relations publiques, Youssef Shakhrir, montré avec une queue de rat.

La création et l’imagination ont été sorties du placard après 42 ans de féroce dictature et après la Révolution du 17 Février démarre une nouvelle vague de musiciens et d’artistes qui est en train de bouleverser la Libye et prétend changer le visage du pays à l’intérieur et en dehors de ses frontières. Cette génération de jeunes, ignorée par l’Occident, s’est réveillée aux côtés de ceux qui ont pris

les armes et tiré sur les fronts lors de leurs affrontements contre les troupes de Kadhafi. « Depuis que la liberté est arrivée dans nos foyers, nous avons commencé à créer des chansons. Avant nous n’avions pas le droit de publier ni de dire quoi que ce soit. Maintenant tout est différent, nous pouvons sortir de notre cachette. On avait l’habitude de répéter chez nous ou dans un garage. Il était impensable de disposer d’un studio comme celui que nous avons maintenant », commente un guitariste en herbe, Sihat Tainas, qui a développé, à seulement 15 ans, un mûr concept de liberté. « Pour moi, cela signifie pouvoir parler, jouer de la guitare, jouir d’une bonne éducation, un pays sans discriminations et avec des possibilités d’avenir pour les diplômés. Enfin, une bonne vie », nuance le jeune homme qui montre une esthétique novatrice pour des terres profondément conservatrices. Pantalons larges, sweat-shirt et casquette retournée, voilà sa mode et celle d’une poignée de jeunes libyens qui croient à la fusion, le métal, l’électro et autres extravagances musicales pour pouvoir dénoncer la réalité sociale et économique de leur pays. Ils sont progressistes dans leur tenue, mais non dans leur pensée. La foi islamique les accompagne à tout moment. L’on peut être libre et profondément croyant.

### La ‘Nayda’ libyenne

Il nous a volé notre passé, mais il ne pourra pas contrôler notre avenir ». Avec cette écrasante expression, qui couvre le mur d’une des salles du Media Center de Benghazi – où les musiciens de la révolution se réunissent – la jeunesse démarre sa propre *Nayda* (Réveil en arabe). La nouvelle vague d’artistes qui, à travers leurs paroles, veulent changer la face la plus amère du pays. Un dizaine de groupes et d’hommes en solo poursuivent la scène musicale comme un cœur emballé cherchant sa femme disparue.

Dans le ciel de Benghazi, il n’y a plus d’avions militaires qui passent en bourdonnant d’un côté à l’autre, ni les puissants éclats et les grondements intenses et soudains des coups de feu. La ville semble avoir trouvé un calme attendu depuis qu’elle a été prise par les rebelles. Lorsque tous s’assurèrent que les griffes de Kad-

hafi étaient sorties pour toujours du sol libyen, les jeunes commencèrent leur bataille pour la liberté à travers la création de chansons et de rimes révolutionnaires, de rythmes de rap qui sonnaient chaque jour sur le front, comme s'il s'agissait d'hymnes sacrés qu'il fallait invoquer afin de vaincre l'ennemi.

Les jeunes *shebab* connaissaient au pied de la lettre, avec la même précision avec laquelle ils récitaient le Coran, les chansons qui sont sorties de l'estomac de ces prometteuses stars pleines d'indignation pour les marées de morts arrivés des batailles de Brega, Ras Lanouf, Ajdabiya... « Nous ne nous rendrons pas. Mourir ou gagner... Leurs missiles tuent des femmes et des enfants pendant que nous demandons la liberté », chante Ismael en rap, fier, sur les premières installations libres accueillant les jeunes de l'*underground*. Le jeune rappeur n'aurait jamais imaginé que son palais pourrait jouir d'autant de sensations au moment de répondre avec des paroles – qui dans d'autres circonstances auraient été dévorées par les acolytes du régime – à la tyrannie de Kadhafi.

Les rimes des groupes tels Big Will, 17 Baby, Hell Boys, continuent à se distribuer en CD dans les rues de Benghazi. « Je vais te dire quelque chose. En Libye, la musique c'était comme la mort et si tu chantaient en anglais c'était encore pire. Kadhafi craignait qu'à travers la musique nous ne nous ouvrons au monde et sachions l'assassin qu'il a été et comment il jouissait avec ses enfants, à l'étranger, avec notre argent », commente Nemo, le nom artistique de Mohammed. Il dit être prêt à donner sa vie pour la musique, surtout si celle-ci aide au renversement du régime. Intégré dans la bande Guys Underground, Nemo assure qu'il est temps de se réveiller et en aucun cas de baisser la garde.

« La liberté était un rêve, de même que fabriquer de la musique. Entre amis, nous nous demandions si un jour nous pourrions nous habiller comme les rappeurs américains et jouer comme eux devant un public. Nous avons réussi. Maintenant nous luttons pour un autre rêve : voir notre pays sans guerre et devenir un lieu sûr pour tous », continue Nemo. Il s'habille simplement, avec un t-shirt de sport et un pantalon large et il n'aime pas le tissu traditionnel des musulmans. Le reste de son équipe s'habille pareil, au style occidental, quelque chose qui semblait aussi gêner Kadhafi, qui s'entêtait à appliquer le panarabisme, même pour les vêtements.

Aujourd'hui, tandis qu'il écrit l'une de ces dernières acquisitions musicales, il se souvient de l'enfer vécu pendant les premiers jours de la Révolution. Il fut arrêté avec un groupe de jeunes accusés d'envoyer des vidéos avec des violations des droits de l'Homme aux Européens. Finalement, aucun ne fut exécuté.

Tunisie, Égypte, Yémen, Syrie, Libye... « Nous sommes tous frères et nous avons tous quelque chose en commun. Nous voulons la liberté et la démocratie sans abandonner notre tradition en tant que musulmans que nous sommes », manifeste Hussein, guitariste et voix de Guys



Sihah Tainas, jeune guitariste. Benghazi./B.M.

Underground. Il aspire à mettre la main sur des plans pour construire la nouvelle Libye et devenir un architecte renommé, en dénonçant toujours, à travers la musique, les inégalités entre hommes et femmes. « Les femmes sous le régime de Kadhafi ne pouvaient même pas aller faire les courses toutes seules. Ceci est en train de changer puisque nous les avons même vues dans les manifestations », assurait Hussein pour qui l'Internet leurs a ouvert les portes vers le monde, après quatre décennies de fermeture.

Les rimes résonnent nuit et jour dans le Media Center, les feutres glissent sur une page blanche avec des dessins du tyran et sa famille, prenant feu aux mains et au visage ou les larmes aux yeux, tout en voyant venu la fin de leurs jours. Les sprays des graffiteurs résonnent, étouffant les années de dictature pour peindre l'ancien chef de la Révolution verte la corde au cou, pendu... C'est ainsi que se maintient vivant l'esprit créatif des nouveaux jeunes de l'*underground* libyen, prêts à démarrer une vague de concerts dans le pays. Les Guys se sont déjà donnés rendez-vous sur la place Tahrir à Benghazi. ■